

LE VOYAGE DE JEAN-PAUL II EN AMÉRIQUE CENTRALE

par Karl Lévêque

J'avais peur, très peur de ce voyage. Le pape sur un volcan...! Que dirait-il au Nicaragua? En Haïti? En Haïti — *chica mia... boubout mwen!* — sa performance fut incroyable et je fus transporté de joie. Mais il me restait la douleur, la tristesse de ce rendez-vous manqué, de ce malentendu au Nicaragua...

C'est avec ces sentiments partagés que j'ai entrepris de refaire, dans mon bureau, le voyage de Jean-Paul II en Amérique centrale... dans les textes. J'ai certes suivi à travers les journaux, jour après jour, ce voyage. Mais j'avais déjà eu l'expérience, à Puebla, de pouvoir comparer le vrai voyage — disons "mon trip" à moi au Mexique — avec ce qu'en disaient les journaux locaux ou internationaux. J'avais pris la leçon.

Saurai-je jamais si ce qui s'est passé ce jour-là répondait, de part et d'autre, à des scénarios bien préparés, prévus d'avance, ou s'il faut faire une part à l'imprévu, à la maladresse qui déclenchent l'irréparable, l'absurde...?

De toutes les façons, j'en avais pris mon parti et j'avais décidé de refaire le voyage à partir des textes mêmes de Jean-Paul II. Il est sûr que, dans ce cas plus qu'ailleurs, le médium est le message, et Jean-Paul II est un

médium particulièrement "chaud". Raison de plus pour tenter une démarche plus à froid, plus distante — abstraite, en un sens —, mais qui peut dégager des éléments importants dans un bilan... pour le long terme, de ce voyage que beaucoup considèrent comme le plus important qu'ait réalisé jusqu'à maintenant ce grand voyageur qu'est Jean-Paul II.

Une volonté de présence "mas de cerca"

Une tournée comme celle que Jean-Paul II vient d'effectuer en Amérique centrale, c'est quarante-trois interventions, préparées d'avance, structurées comme un ensemble, et dont le coup d'oeil panoramique est révélateur. Il y a certes les inévitables salutations dans les aéroports, à l'arrivée et au départ, où le style fait les concessions d'usage à la diplomatie, mais dont Jean-Paul II profite toujours pour annoncer les grandes orientations qu'il veut donner à sa visite.

Il y a ensuite une savante répartition d'interventions auprès des milieux les plus différents, que Jean-Paul II entend rencontrer au cours de

son voyage. Il s'adressera deux fois aux évêques: au Costa Rica, avec la SEDAC, le secrétariat de l'épiscopat de l'Amérique centrale, et en Haïti, avec le CELAM. Il rencontre les religieuses au Costa Rica, les religieux au Guatemala. Il traite de l'identité sacerdotale avec des représentants du clergé au Salvador. À Quezaltenango au Guatemala, il parlera de la culture traditionnelle avec les Indiens. Il rencontre les jeunes au stade national du Costa Rica, les éducateurs chrétiens à Léon (Nicaragua), les juges et les juristes au Costa Rica, les universitaires au Guatemala. Il visite les enfants infirmes au Costa Rica, s'adresse aux délégués de la Parole au Honduras. Il parlera d'oecuménisme à Belize, s'entretenra sur la famille à Panama, prêchera sur la Vierge au sanctuaire de Suyapa (Honduras) et au Congrès marial de Port-au-Prince. C'est à Panama qu'il s'adresse aux paysans et à San Pedro Sula (Honduras) qu'il explicite avec les ouvriers la pensée sociale déjà formulée dans son encyclique sur le travail.

En plus de cela, il y a les grandes homélies préparées pour les immenses rassemblements eucharistiques qui constituent les charnières de son voyage:

— La Sabana, au Costa Rica, où il développe le lien entre l'évangélisation et l'engagement social;

— Managua, le grand discours sur l'unité de l'Église (le mot "unidad" y revient 36 fois, sans compter le verbe "unir" ou les adjectifs comme "uno", "unido", "unida", etc.);

— le Metro Centro de San Salvador, où l'homélie est centrée sur la réconciliation et le dialogue nécessaires pour mettre fin à la violence;

— le Champ de Mars à Guatemala, où le respect et la dignité de la vie sont affirmés avec une force qui défie et dénonce l'arbitraire du génocide, de la répression exercés par le dictateur Rios Montt;

— à Port-au-Prince finalement, l'intervention perçue comme la plus politique de son voyage: "Il faut bien en effet que les choses changent". Il y affirme le droit pour l'Église d'assumer "une mission prophétique inséparable de sa mission religieuse". Jean-Paul II affirme que le prophète doit interpellé ceux qui ont des responsabilités "dans les cités et au niveau national". Et il ne se prive pas de le faire!

Je pense avoir vraiment compris, pour la première fois, pourquoi Jean-Paul II prenait si souvent l'avion — c'est son 17^e voyage! —: il veut rendre le plus présent possible au monde le message de l'Évangile. Il va au-devant des peuples, des nations, des chefs d'État, il interpelle les secteurs les plus différenciés... et bien entendu comme il sait s'y prendre pour déranger, provoquer les journalistes! Câlin, acteur avec les foules, il se fait adopter par elles. Il rencontre les minorités, parle toutes les langues.

"C'est à la douleur des peuples que je viens compatir. Je veux essayer de comprendre de plus près (*mas de cerca*)", déclare-t-il dans son premier discours en Amérique centrale. Dans ce voyage, d'ailleurs, c'est sur la ligne de feu qu'il a voulu se rendre, sur le front. On peut ne pas partager tous ses points de vue. Mais il faut admirer le courage qu'il a de venir les défendre en personne, devant une foule qui sait ce qu'elle veut... ou de-

1. "Il n'est pas un de ses seize précédents voyages à l'étranger où le Pape ait davantage et plus constamment fait appel à la justice sociale, et rarement ses propos et ses gestes ont-ils été suivis avec plus d'attention. "Même quand il célèbre la messe, il semble y avoir des implications politiques", déclarait un officiel du Vatican qui était du voyage." (*Time Magazine*, 21 mars 1983, page 32)

vant un général qui tue de sang-froid six jeunes gens et exterme des villages entiers de paysans. Non, Jean-Paul II n'est pas un homme prudent. Il n'a peur de personne. Il n'a pas peur de parler. Il voyage parce qu'il veut porter lui-même la Parole. S'il "vedettise", qu'il agace ou qu'il charme, c'est parce qu'il est lui-même, dans tout son personnage, une interpellation, une "parole", qui veulent rendre signifiante pour aujourd'hui une annonce, une Bonne nouvelle que les réalités politiques contredisent si souvent. Il remet l'Église sur la carte politique, et il en est très conscient.

Un développement de sa pensée pastorale

J'ai dit comment sur l'ensemble de ses discours il revient sur les points qui lui sont chers. Sa dévotion à la Vierge est bien connue. Son insistance sur l'unité de l'Église et sa condamnation de la stérilisation, de la contraception et de l'avortement ne surprendront personne. Mais globalement, sa prédication, dans cette zone tourmentée de la planète, a été centrée sur l'enseignement social de l'Église. "Durant ces journées de ressourcement, je reviendrai fréquemment sur le thème de la justice et de la paix" (au SEDAC). À deux reprises il utilise une très belle formule qui paraphrase celle de Paul VI dans *Populorum Progressio*: il définit la paix comme le "fruit de la justice".

Il n'a pas cessé d'un discours à l'autre d'évoquer "la longue file des orphelins, des milliers de réfugiés, d'exilés ou de personnes déplacées, en quête d'un foyer". Il nomme sans arrêt conflits, tensions, terreur, violence, larmes et douleurs:

Il existe, hélas, des facteurs de division qui mettent en péril vos pays. Les tensions abondent, les affrontements vous menacent, qui annoncent de graves conflits et qui ont ouvert la porte au torrent dévastateur de la violence sous toutes ses formes. Combien de vies inutilement et cruellement fauchées! Des peuples qui ont droit à la paix et à la justice se voient secoués par des luttes inhumaines... (au SEDAC).

Mais il fait plus qu'une simple lamentation, il appelle une "analyse" de la situation qui montre "les racines" de l'injustice, de l'exploitation et de l'inégalité (au CELAM). Aux religieuses aussi, il recommandera d'effectuer "ce discernement de la réalité" à la lumière de l'Évangile.

Quatre points nous ont paru déterminants dans cet ensemble de discours, à cause de l'accentuation particulière ou nouvelle qui nous permet de mieux y découvrir la pensée sociale de Jean-Paul II.

a) la dimension sociale de la foi

Loin, très loin d'une conception intimiste, privatisée de la spiritualité, Jean-Paul II affirme fortement la dimension sociale de la foi. L'Évangile, dit-il aux évêques du SEDAC, concerne tout l'homme et appelle nos énergies "à éliminer l'oppression, l'injustice sous toutes ses formes". À la Sabana, le message est explicite:

Cette Église, avec sa doctrine et son exemple, l'Église des saints et des docteurs, nous exhorte à nous occuper non seulement des choses spirituelles, mais aussi des réalités de ce monde et de la société humaine dont nous faisons partie. Elle nous exhorte à nous engager pour éliminer l'injustice, à travailler pour la paix et le dépassement de la haine et de la violence, à promouvoir la dignité de l'homme, à nous sentir responsables des pauvres, des malades, des marginaux et des opprimés, des réfugiés, des exilés et des personnes déplacées.

Si la vocation du chrétien est de construire la civilisation de l'amour, il est nécessairement confronté aux défis de l'injustice, de l'exploitation et de la violence. Le chrétien doit "répondre aux défis de l'histoire" (Managua). "La foi nous dit que nous pouvons prendre, de manière responsable, les rênes de l'histoire pour devenir les artisans de notre propre destin" (au SEDAC).

Dans une homélie pathétique à San Salvador, Jean-Paul II fait le lien entre la dimension personnelle du péché et de la réconciliation, et leur dimension collective:

Grâce au sang du Christ, nous pouvons vaincre le mal par le bien. Le mal

APPEL À LA JUSTICE

Le choix que nous avons n'est pas celui du statu quo ou de la lutte idéologique de classe avec la violence qui en découle. L'Église s'adresse aux cœurs et aux esprits, et surtout à la capacité de changement qui existe en tous. Pour en terminer avec la violence de l'opposition de classes, il ne suffit pas d'ignorer les injustices, mais il faut les corriger, comme l'Église le demande instamment dans sa doctrine sociale.

Voilà pourquoi elle propose d'avoir recours à de nouvelles méthodes et de nouvelles structures de travail, selon les exigences de la dignité du travailleur, de sa vie familiale et du bien commun de la société; surtout dans une société qui commence à s'industrialiser et dans laquelle on peut être fortement tenté de laisser les forces du marché devenir le facteur déterminant du processus de production. Auquel cas le travailleur est inacceptablement abaissé et devient un objet.

Il est inacceptable que celui qui est puissant s'approprie des gains énormes ne laissant que des miettes au travailleur. Il est tout aussi inacceptable que le gouvernement et les entrepreneurs, à l'intérieur du pays ou à l'extérieur, passent des accords entre eux, avantageux pour tous les deux, en excluant la voix du travailleur dans ce processus ou sa participation aux bénéfices.

Discours aux ouvriers d'Amérique centrale

qui pénètre dans les cœurs et dans les structures sociales. Le mal de la division entre les hommes, qui a couvert le monde de sépulcres avec les guerres, avec cette terrible spirale de haine qui dévaste, détruit, de manière si tragique et démente.

Un autre passage porte aussi l'accent de cette théologie latino-américaine qu'on avait prétendu jadis lui faire condamner: c'est que les oppressions qui tuent l'homme à petit feu sont à proscrire au même titre que l'homicide:

Rappelons-nous qu'on peut faire mourir son frère peu à peu, jour après jour, quand on le prive de l'accès aux biens que Dieu a créés pour le bénéfice de tous et non pour la seule jouissance de quelques-uns. Cette promotion humaine est partie intégrante de l'évangélisation et de la foi (Champ de Mars, Guatemala).

L'Évangile du Christ est donc annonce d'amour, de justice, de vérité, de liberté et de paix. Cela fait partie de la mission de l'Église d'élever "la voix pour condamner les injustices, pour dénoncer les oppressions, principalement quand elles s'exercent sur les plus pauvres et les plus humbles" (id.). Très frappant aussi ce commentaire de Lc 4, 18, dans la rencontre avec les Indiens au Guatemala. J'ai été réconforté de retrouver chez Jean-Paul II à plusieurs reprises cette mention d'un amour qui se doit d'être efficace.

b) l'option privilégiée pour les plus pauvres

Là aussi, il ne s'agit pas d'une nouveauté, mais d'une insistance qui confirme définitivement ce qui avait été énoncé à Puebla.

L'Évangile se porte à la défense de l'homme, par-dessus tout de ceux qui sont les plus pauvres et les plus faibles, de ceux qui manquent des biens de cette terre, qui sont marginalisés ou dont on ne tient pas compte (au SEDAC).

Cette solidarité avec les plus pauvres n'est pas un effet accidentel, un temps second (à l'externe), par rapport à ce qui serait la tâche première de construire l'Église (à l'interne):

Ils construisent l'Église ceux qui se préoccupent de leur prochain, spécialement de celui qui est pauvre et abandonné, du marginal, de l'opprimé; construisent l'Église ceux qui sont fidèles au devoir de solidarité, surtout dans les crises économiques qui secouent actuellement nos sociétés (La Sabana, Costa Rica).

Aux prêtres, aux religieux, il rappelle explicitement l'exigence de s'engager avec une option privilégiée pour les pauvres, pour la cause des pauvres. Mais il insistera aussi pour

que cette prédilection ne soit jamais une exclusion de quiconque. Il récuse une mauvaise conception de l'option privilégiée qui mènerait au rejet ou à la négligence par rapport à des personnes qui non seulement ont des besoins religieux mais qui, en tant qu'esclaves du pouvoir, de l'argent, du plaisir ou de la violence, sont aussi des pauvres à qui s'étend notre mission. Il est également important à ses yeux que cette option pour les plus pauvres s'enracine directement dans l'Évangile et ne soit pas confondue avec — ou contaminée par — une quelconque idéologie.

c) l'idéologie est bannie

La condamnation de l'idéologie est un des refrains de Jean-Paul II durant ce voyage. Il faut signaler que ce terme est employé dans les discours d'Amérique centrale dans un sens très restreint. Utilisé au singulier ou au pluriel, l'idéologie semble toujours renvoyer ici aux idées progressistes qui prétendent se mêler ou se substituer subtilement à la foi. Jean-Paul II dénonce constamment "l'instrumentalisation" et la manipulation dont sont alors victimes les croyants, conduits à leur insu vers une réduction de la foi ou tout simplement poussés à des comportements et à des aptitudes qui contredisent la foi: par exemple, la violence ou une conception totalitaire de la société. Le pire danger de ces idéologies étant de prétendre justifier des causes nobles et justes, comme si l'Évangile n'y suffisait pas.

Il peut paraître étrange que le terme idéologie soit toujours utilisé dans des contextes qui l'identifient uniquement aux idéologies de la gauche. Comme si la droite n'en avait pas aussi, des idéologies! Dans son encyclique sur le travail, Jean-Paul II démasquait le rôle néfaste de l'idéologie du libéralisme, de l'idéologie "matérialiste" du capitalisme. Par ailleurs, il faut reconnaître que dans ces pays d'Amérique centrale, le Pape attaque, à gauche... l'idéologie, et à droite... l'exploitation, la répression. Ce n'est pas parce qu'il n'attaque pas la droite... qu'il ne mentionne pas les idéologies de la droite (l'idéologie de la Sécurité nationale, par exemple).

C'est peut-être parce que dans cette Amérique centrale, la droite est plus présente par la force brutale de la répression — que Jean-Paul II ne se gêne pas pour condamner — que par de subtiles idéologies. Du moins c'est une explication. Il n'en reste pas moins que l'unilatéralisme (implicite) du terme idéologie peut en surprendre quelques-uns.

d) la condamnation absolue de la violence

Les deux dangers contre lesquels le Pape prévient inlassablement ses auditoires sont l'idéologie et la violence. Nouvelle était pour moi cette perception du parti pris absolu de Jean-Paul II pour la non-violence. Le pays où il a exprimé cette condamnation de la violence, c'est Haïti. Et même alors. À Port-au-Prince, il a félicité ceux qui "défendent les droits des pauvres souvent avec des moyens pauvres, je dirais avec les mains nues". Il met en garde les universitaires contre "la violence destructrice des affrontements révolutionnaires". Mais c'est surtout dans son discours aux paysans qu'il dénoncera le plus explicitement la violence, "la guérilla ou la lutte de classe".

Il y en a qui vous conseillent d'abandonner votre travail pour prendre les armes de haine et de lutte contre vos autres frères. Vous ne devez pas les écouter. À quoi conduit ce chemin de la violence? Sans aucun doute, il augmentera la haine et le fossé entre les groupes sociaux, il aiguëra la crise sociale de votre peuple, les tensions et les conflits grandiront pour aboutir, comme c'est le cas actuellement, à l'inacceptable bain de sang.

Jean-Paul II considère ces méthodes comme "contraires" à l'Évangile et à l'enseignement de l'Église. Elles

2. "Il y a une meilleure solution, et le pape Jean-Paul II vient de la proposer de nouveau. Il demande que s'engage un dialogue entre le gouvernement et l'opposition; le mot est recevable pour les insurgés mais aussi, semble-t-il, pour quelques collaborateurs du président Reagan."

ne peuvent que provoquer des situations plus lamentables que celles qu'on espérait corriger.

Il eût été impensable que le Pape aille justifier et encourager la guérilla en Amérique centrale. Cependant on peut se rappeler que la non-violence absolue n'est pas la seule opinion morale reçue dans la doctrine chrétienne sur les situations de guerre civile ou entre nations. Le recours à la violence n'est jamais un bien, mais il peut être, dans certains cas, le moindre mal, en situation de légitime défense. Jean-Paul II ne peut contredire la réserve que Paul VI exprimait au moment où il critiquait, lui aussi, l'insurrection révolutionnaire. Dans la plus pure tradition chrétienne, il reconnaissait que faisait exception le "cas de tyrannie évidente et prolongée qui porterait gravement atteinte aux droits fondamentaux de la personne et nuirait dangereusement au bien commun du pays" (*Populorum Progressio*, no 31).

Retombées politiques d'un voyage pastoral

"C'est une mission à caractère religieux qui m'amène au Nicaragua" affirme Jean-Paul II. À ce titre, ce fut une illusion de la part des Nicaraguayens que de s'attendre à ce que le Pape prenne position chez eux contre l'agression américaine...

J'ai volontiers mis l'accent dans cet article sur les textes lus par le Pape au cours de son voyage. J'aimerais cependant, avant de terminer, poser quelques interrogations sur l'impact politique inévitable de ces messages... et de cette visite. Même si cet impact sera souvent indépendant de la volonté même du Pape.

C'est un article du *Spiegel* qui fait remarquer qu'au Nicaragua, il n'y avait "aucun de ses propos qui ne pouvait être que pastoral" (14 mars 1983, p. 135). En fait, "toutes les personnalités religieuses y ont une position politique, soit pour, soit contre le régime en place". L'affrontement politique traverse toute l'Église. En conséquence, lorsque, soucieux de respecter le principe de la collégialité, Jean-Paul II apporte son appui à Monseigneur Obando y Bravo, il ne

peut empêcher que ce geste soit perçu comme un appui à l'opposition dont l'archevêque est très proche.

Inversement, quand Jean-Paul II confirme Monseigneur Rivera y Damas comme archevêque de San Salvador (malgré le fait que celui-ci soit mal vu du gouvernement et minoritaire dans l'épiscopat) et lorsqu'en plus, dans son homélie, il insiste sur l'urgence du "dialogue", son intervention sera interprétée comme un appui en faveur de la solution négociée, dont Monseigneur Rivera y Damas est le proposeur. Les "colombes" aux États-Unis, qui s'opposent à l'escalade que désire le président Reagan, ont immédiatement saisi la perche: ils ont invoqué l'alternative "politique" préconisée par Jean-Paul II:

There is a better way, urged again by Pope John Paul II. He calls for a "dialogue" between government and opposition — a word that is acceptable to insurgents, and apparently also to some Reagan aides. ("El Salvador's 9-to-5 War" Editorial du *New York Times*, le 9 mars 1983)²

On a comparé aussi le refus de Jean-Paul II de donner sa bénédiction au père Ernesto Cardenal, ministre du gouvernement sandiniste... et la poignée de main qu'il accorda à Roberto d'Aubuisson, que tout le monde sait être responsable de la mort de Monseigneur Romero.

Si Jean-Paul II protesta fermement contre l'assassinat de six jeunes gens au Guatemala, son silence sur les Nicaraguayens qui sont tués régulièrement sur la frontière du Honduras par les Somozistes — la veille de son arrivée, on en avait enterré 17 — fut douloureusement interprété comme... appliquant "deux poids, deux mesures".

L'impact politique du voyage de Jean-Paul II est indéniable au Guatemala et en Haïti. En Haïti, le gouvernement a reçu comme une douche froide. Il a réagi tout de suite après le départ, bien sûr, en convoquant de nouveau les évêques au Palais national, mais surtout par deux terribles articles dirigés contre l'Église. Le premier, un immonde pamphlet, fut publié le lendemain même du départ du Pape dans le journal officiel ("Prêtre et politique", *Le Nouveau Monde*, jeudi 10 mars; reproduit dans *Nouvelle Haïti Tribune* (N.Y.) 16-22 mars, p. 12), sous la plume du beau-père du Président, M. Ernst Bennett. L'autre est une interview du ministre de

l'Intérieur, Roger Lafontant (*Le Petit Samedi Soir*, no 472, 19-25 mars 1983, p. 7-9), qui entonne un réquisitoire contre les "prêtres marxistes ou marxisants". La violence de cette réponse montre à quel point le régime a été touché par cette dénonciation frontale dont il a été l'objet.

Au Guatemala, au moment même où le gouvernement Reagan faisait valoir de prétendus rapports sur la situation des droits humains, qui contrediraient les conclusions implacablement négatives de Pax Christi et d'Amnistie internationale, Jean-Paul II, face au Général — "Envoyé de Dieu" — génocide, proclame "le caractère sacré de la vie" de tout homme, "quelles que soient les différences sociales, politiques, idéologiques, raciales ou religieuses". Dans un autre discours, aux Indiens, le Pape hausse encore le ton, interpelle le pouvoir:

De là où je suis, et sous une forme solennelle, je demande au gouvernement, au nom de l'Église, une législation plus adéquate qui vous protège efficacement contre les abus...

Cela nous est l'occasion de revenir sur un des refrains de Jean-Paul II qu'affectionnent le plus les médias et les chefs d'État: la distance du prêtre par rapport à la politique. Plusieurs fois, en Amérique centrale, Jean-Paul II citera son discours aux prêtres et aux religieux du Mexique: "ne soyez pas des animateurs sociaux, des leaders politiques ni des fonctionnaires d'un pouvoir temporel".

Par ailleurs, aux délégués de la Parole, le Pape dira: "Ne manquez pas d'indiquer les implications et applications sociales de la Parole que vous prêchez". Deux fois il fera une claire et élogieuse référence aux pasteurs, religieux, religieuses et laïcs chrétiens qui ont fait l'offre totale de leur vie, jusqu'au martyre, pour leur engagement social. Sa visite au tombeau de Monseigneur Romero, ses paroles à son sujet, sont éloquentes. En Haïti, où il vient "encourager ce réveil, ce sursaut et cette marche de l'Église pour le bien de tout le pays", il sait très bien, qu'avant son arrivée, des prêtres et des évêques avaient été convoqués au Ministère pour y être accusés de faire de la politique. Et nous savons que la liberté que prend le Pape lui-même pour parler aux chefs d'État et dénoncer les situations d'injustice coûterait 20 fois la mort aux pasteurs de l'Église locale dans nombre de pays.

La position du Pape sur cette question est donc plus nuancée, plus complexe que ce que l'on présente souvent. Aux évêques du CELAM réunis à Port-au-Prince, il dit:

Que vos communautés, avec à leur tête leurs prêtres et leurs diacres, fassent de plus en plus la promotion d'un développement humain intégral, fait de justice et d'équité, au bénéfice des plus nécessiteux.

Si la mission de l'Église débouche à ce point sur la réalité sociale elle risque souvent d'être jugée comme une ingérence politique par des gouvernements dictatoriaux qui ne connaissent aucune voix démocratique. Il serait donc utile pour expliquer la mise en garde récurrente du Pape sur l'engagement politique des prêtres de faire appel à la classique distinction, reprise à Puebla, entre la politique et le politique. Le prêtre ne doit pas faire de la politique. Mais si l'annonce du message concerne le social, le prêtre... et le Pape, inévitablement, se trouvent à intervenir sur le champ même du politique.

Mon jugement global est que, mis à part le Nicaragua où le Pape laisse une situation plus tendue que celle qui existait déjà, son voyage en Amérique centrale aura eu un effet positif sur la situation politique de l'ensemble de la région visitée car il a ébranlé fondamentalement la légitimité de ces régimes qui reposent sur une violence désormais discréditée, inacceptable.

Pour terminer, je voudrais me faire l'écho d'une lettre venant d'un diocèse très reculé du Nicaragua. 300 camions, sous escorte militaire et médicale — par peur des attaques des Somozistes — avaient fait le voyage à Managua, chargés de paysans qui voulaient voir le Pape: 2 nuits sans dormir, 8 heures de route à l'aller, 14 heures au retour. L'évaluation du curé de paroisse de la région est globalement la suivante:

Nos gens sont retournés contents d'avoir vu le Pape et d'avoir participé à son Eucharistie. Je crois qu'ils en reviennent avec une foi fortifiée. Ils n'ont pas aimé la querelle des slogans qui ont troublé la messe: cela les a peiné, scandalisés. Ils n'ont rien compris quand le Pape a condamné l'Église populaire. Ils n'avaient jamais entendu cette expression...

Après la disparition des grands apôtres, le deuxième siècle est le siècle des communautés chrétiennes. À cette époque, les chrétiens quittent l'univers culturel juif pour entrer dans le monde gréco-romain: ils sont une minorité dans un milieu culturel plus ou moins hostile. Ce sont eux pourtant qui prennent en charge l'avenir de l'évangile.

Aujourd'hui non plus, l'évangélisation ne peut être laissée à une poignée de spécialistes ou de responsables ecclésiastiques: elle doit être l'affaire des communautés. D'autre part, sous bien des aspects, notre culture québécoise est devenue étrangère à l'évangile.

Sans attendre du passé des réponses toutes faites à nos questions, nous pouvons, dans des pratiques différentes des nôtres, retracer la vitalité de l'évangile et, du coup, prendre conscience de notre tâche de croyants "dans une nouvelle culture".

Cet article reprend l'essentiel d'une conférence prononcée à Québec, le 9 mars dernier, dans le cadre de la session publique annuelle de l'Assemblée des évêques du Québec.

1. Les pratiques culturelles des chrétiens du 2^e siècle

Les historiens semblent s'entendre pour souligner deux périodes dans le deuxième siècle. La première se caractérise par une diffusion de l'évangile dans l'empire romain, sans stratégie précise, l'initiative étant prise par un peu tout le monde des communautés nouvelles. La seconde se caractérise par le bouillonnement des tendances judaïsantes, à l'intérieur de la grande Église, et par le raidissement du milieu socio-culturel dominant. Ces blocages iront de pair avec des persécutions de plus en plus nombreuses contre les chrétiens. Le devant de la scène sera alors occupé par les responsables ecclésiastiques et les intellectuels chrétiens, mais, dans le martyre, la dignité et la nouveauté chrétiennes appartiendront à tous. Pour stimuler la réflexion, je propose d'identifier la première période comme étant celle de la culture populaire et la seconde comme celle de la culture savante.

Première période: diffusion de l'évangile et culture populaire

Contrairement aux juifs, les chrétiens du deuxième siècle ne vivent pas en ghettos. On les retrouve dans la plupart des lieux fréquentés par la population. Ils "ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par

le langage, ni par le vêtement. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier".

Même en faisant, dans ce texte autorisé, la part de l'apologie, il semble clair que les chrétiens de cette période sont étroitement mêlés à la population. Ils participent à la vie économique et sociale de tout le monde, fréquentent les échoppes, les places publiques, les thermes, ces sortes de centres culturels et sportifs de l'époque. Cette diffusion de la population chrétienne dans les divers réseaux de la vie quotidienne des villes explique aussi le mode privilégié de la diffusion de l'évangile à cette période. On retrouvait, en effet, à l'époque, des apôtres itinérants qui allaient de ville en ville, selon le modèle de certains philosophes du temps. Mais il semble bien que les principaux agents de l'évangélisation aient été les multiples chrétiens et chrétiennes qui, au cœur de leurs réseaux ordinaires, ont proposé l'évangile. Or, soulignons-le, ces gens sont en majorité des esclaves, des affranchis, de petits négociants. Ils empruntent les moyens de communication et de commerce du temps. Au hasard d'un déplacement pour une affaire, pour un travail, à la faveur du marché, de la détente, dans l'intimité de la maison, ils entrent en contact avec ceux qui les entourent. Celse, un philosophe païen du temps, aura l'ironie facile devant ces évangélistes improvisés qui n'ont pas fréquenté les grandes écoles. Lui qui croit au

déterminisme de la vie humaine, il ne peut pas accepter que des gens, sans culture savante, puissent transmettre une richesse du cœur et de l'esprit. "Nous observons, écrit-il, dans les maisons privées, des tisserands, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et dénués de toute éducation; en présence de maîtres, hommes d'expérience et de jugement, ils se garderaient bien d'ouvrir la bouche. Rencontre-t-ils les enfants de la maison ou des femmes, aussi stupides qu'eux-mêmes, ils dégoisent leurs merveilles!"²

Le philosophe rationaliste a vu juste. L'insertion diffuse des chrétiens dans la vie sociale du temps ne signifie pas l'acceptation de la société telle qu'elle se comprend. Des différences se font jour, qui forceront l'attention, mais elles se démarqueront sans théorie, au hasard des situations, sous la poussée de la foi nouvelle. On pourrait dire qu'il s'agit ici de pratiques d'attestation plus que de contestation. Ou plutôt, la contestation prend des formes peu voyantes, où l'émancipation des modèles culturels ambiants va de l'abstention silencieuse des temples ou des marchés de viandes qui viennent des sacrifices païens, à l'acceptation du mariage, pourtant illégal, entre une femme de classe noble et un affranchi. En cohérence avec leur foi, des chrétiens et des chrétiennes renoncent à leurs emplois, quand ceux-ci sont trop intimement liés aux jeux du cirque, à la magie et à l'astrologie. Des artisans choisiront d'être chômeurs plutôt que de continuer à travailler à la vie des cultes païens, qu'il s'agisse de la construction ou de la décoration des temples, des fournitures à pourvoir aux cérémonies.

En même temps, de nouvelles prati-